

Koffi Olomidé, un crooner africain à l'Olympia

Rumba cajoleuse et soukous énergique avec l'une des stars de la musique congolaise

Koffi Olomidé est le premier artiste congolais à se produire à l'Olympia depuis Rochereau, en 1970. De minuit jusqu'à l'aube, il a chanté

l'amour à un public très féminin. Né à Kisangani en 1956, il a enregistré ses premiers disques de rumba congo-zaïroise en 1977, après avoir écrit

de nombreuses chansons pour d'autres. Personnage public controversé dans son pays, il récuse toute accointance avec Mobutu et sa famille.

UN ARTISTE CONGOLAIS (ex-zaïrois) à l'Olympia, c'est déjà en soi un événement. On n'a pas vu ça depuis 1970. Rochereau, grande figure de la rumba congo-zaïroise, était alors le premier artiste africain à s'y produire. Un concert commençant à minuit et ne devant prendre fin qu'à l'aube, est tout aussi exceptionnel... dans une salle habituée à des horaires plus sages.

Pour Koffi Olomidé, roi de la rumba et du soukous, son dérivé énergique, l'Olympia s'est adapté aux usages en vigueur dans la communauté congolaise: la musique s'y consomme seulement à une heure avancée de la nuit, comme au pays. Ainsi vont les « koffiphiles et les koffiettes », raconte Koffi Olomidé, parlant de ses fans (anonymes ou célèbres, tel que Passi, figure de la scène rap française, qui a samplé un de ses titres et le rejoindra pour une visite amicale sur scène): « Quand je donne des concerts, une bonne partie du public n'arrive que vers deux heures du matin. » Des sapeurs et des dames élégantes. Beaucoup de dames élégantes. Le crooner stylé revendique l'amour comme principale source d'inspiration. Résultat: il est le chouchou de toutes les Africaines. « Elles se ruent sur ses disques », confirme un responsable du rayon Musiques du monde d'un grand magasin de disques parisien,

où le chanteur de charme congolais « talonne les plus grands de l'ensemble du magasin », chaque fois qu'il sort un nouveau disque.

Depuis 1983, date de son premier enregistrement, Koffi Olomidé a mis quatorze albums sur le marché. Le dernier, *Loi* (Sonodisc/Musisoft), sorti en décembre 1997, s'est écoulé à 25 000 exemplaires en France et 105 000 dans le reste du monde. Des chiffres qui ne tiennent bien sûr pas compte des quantités colossales de copies pirates vendues. Dans toute l'Afrique sub-saharienne et au sein de la diaspora africaine, Koffi Olomidé est une star. Il parle parfois de lui à la troisième personne, a plusieurs maisons, des enfants (« au moins quatre », dit-il) et des surnoms. On l'appelle le « Rambo du Zaïre », parce qu'il a terrassé tous ses concurrents sur le terrain de la musique congo-zaïroise, ou encore le « Julio Iglesias de la chanson africaine ».

« L'amour, toujours l'amour », susurrent les choristes dans « Itinéraire », l'un des titres de *Loi*. C'est son leitmotiv, mieux, sa recette pour une vie meilleure. Une alternative aux accrocs et aux grimaces du quotidien. Et peut-être l'assurance d'accéder à la postérité: « J'observe que les chanteurs restant dans la mémoire des gens sont ceux qui chantent le mieux l'amour: Brel, Julio Iglesias, Sinatra, Sardou... et

j'en oublie. Aznavour, c'est une espèce de papa pour moi, il fait partie des gens que j'aimerais rencontrer au moins une fois dans ma vie. »

NÉ SOUS UN MAUVAIS PRÉSAGE

Sa vie, Koffi Olomidé l'a commencée sous un mauvais présage. Le 13 août 1956, à Kisangani, il « est né une main appuyée contre la joue, comme quelqu'un de triste ». Au Zaïre, c'est signe de malheur. « J'étais très mal en point; je ne devais pas survivre. » Il grandit néanmoins plutôt bien, commence à écrire des chansons d'amour pour des chanteurs du pays qui laissent croire qu'ils en sont les auteurs. Son père, expert-comptable, l'envoie faire ses études à Bordeaux. Chaque été, Koffi Olomidé rentre à Kinshasa, et dès 1977, enregistre des 45 tours de rumba congo-zaïroise – un style né de la rencontre de la musique cubaine et de rythmes locaux, qui, grâce à Franco et Rochereau, contamina l'Afrique entière à partir des années 60. Koffi Olomidé se distingue par sa voix peu ordinaire, capable de sauter des graves les plus profonds à de surprenants aigus, par le cachet original de ses compositions, alternant moments cajoleurs et plages sautillantes. Il s'entoure d'un groupe efficace, Quartier latin, et s'invente une griffe, le « tcha-tcho » (« Tout ce qui est rythme, positif, dif-

férent. C'est la démarche artistique de Koffi »).

Personnage public parfois controversé pour ses fréquentations, Koffi Olomidé réfute toute accusation d'accointance avec Mobutu: « Je ne l'ai jamais rencontré et je n'ai jamais chanté pour lui. J'avais des relations "correctes" avec son fils, mais on ne peut pas dire que j'étais un ami de la famille. » Lorsque la rébellion éclate le 2 août en République démocratique du Congo, Koffi Olomidé se trouve au Kenya avec son groupe. Avant de rejoindre Paris, il doit retourner à Kinshasa, au quartier 5/5 où se trouvent le siège de son orchestre, et le restaurant de Mama Amy, qui sait si bien préparer le *pondu*, un plat à base de feuilles de manioc. Les événements modifient ses plans. Il faudra attendre « que ces affaires se calment ». Tout ce qu'il souhaite pour son pays aujourd'hui, c'est voir les gens manger à leur faim, pouvoir se soigner, qu'il y ait davantage d'écoles, des transports qui fonctionnent, et « qu'il n'y ait plus de balles, qu'on puisse dormir en paix, sans le bruit des bottes dehors ».

Patrick Labesse

★ Olympia, boulevard des Capucines, Paris, le 29 août, à minuit, 200 F.